

Pour une meilleure
vie 1

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelques procédés que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivant du Code de la propriété intellectuelle.

ISBN : 9791095924050

Illustration : Martine Provost

Crédit photo : 123rf.com

Frédérique Arnould

E-mail : frederique_arnould@yahoo.fr

Site internet : <http://frederiquearnould.wixsite.com/curriculum-vitae-lig>

© janvier 2017, Frédérique Arnould
Tous droits réservés

Frédérique Arnould

Pour une meilleure
vie 1

Prologue

Je vis dans un monde injuste. Voilà la première chose qui me vient à l'esprit quand je songe à mon pays. C'est un monde insensible, dirigé par une classe de riches qui oppresse les pauvres, en leur imposant des lois cruelles.

Mais lorsque mon institutrice me demande ce que je pense de mon pays, j'affirme que je suis fière de faire partie de cette nation. Je remercie le peuple « supérieur » pour la miséricorde qu'il nous accorde et je me rassieds devant l'air satisfait de madame Blanche. Une fois cette dernière partie vers son bureau, je serre les poings et me pince les lèvres pour avoir menti. Il n'y a rien de plus faux dans ces propos. Mais, personne ne peut dire le contraire, la sentence ne se ferait pas attendre.

Les riches vivent regroupés dans les villes. Ils ont à leur disposition les dernières technologies. Pendant que nous, les pauvres, sommes reclus dans des villages de campagne à travailler pour eux. Nous n'avons rien. Et au lieu de nous amuser, comme ils peuvent le faire, nous tentons de survivre avec le peu qu'ils nous laissent.

Chapitre 1

Je n'avais que quinze ans le jour où ma vie a basculé pour la première fois...

Je revenais de l'école qui se trouvait à Altisse, le village le plus proche de notre maison en lisière des bois. En compagnie de mes sœurs, les jumelles Prisca et Prunelle, qui n'étaient âgées que de huit ans, je parcourais les sentiers de terres caillouteux qui nous séparaient de notre foyer, une boule au ventre. Le prélèvement avait été avancé et il aurait lieu dans moins de six mois.

— Pourquoi devons-nous subir cela chaque année ? demanda Prisca.

— Nous n'avons pas le choix, répondis-je.

— J'ai horreur des piqûres, lança Prunelle.

Elle tripotait sa longue natte brune avec angoisse. Ses yeux bleus, d'ordinaire si pétillants, s'éteignirent comme la flamme d'une bougie sur laquelle on souffle pour prendre une teinte plus sombre.

— Moi non plus je n'aime pas qu'on me prélève du sang, lui dis-je pour la rassurer, mais nous sommes obligés de nous y plier. Vous savez ce qu'il se passerait si nous refusions de le faire.

— À quoi cela sert-il ?

— Il recherche d'éventuels magiciens. Tu ne retiens donc pas les leçons de monsieur Prodice !

— Pourquoi ? Insista-t-elle

— Je ne sais pas vraiment. Il semblerait que les magiciens issus de la classe inférieure seraient un danger potentiel.

— Pourquoi ?

— Je suppose qu'ils ont peur qu'on les renverse, ils ont peur que les pauvres prennent le pouvoir.

— Et les riches ? s'enquit Prisca. Doivent-ils également subir le prélèvement ?

— Non, je ne crois pas.

— Pourquoi ?

— Parce que les magiciens appartenant à cette classe ne sont pas dangereux.

— Mais alors pourquoi ceux de la nôtre le sont-ils ?

— Je l'ignore, Prunelle. Comme je te l'ai dit, les nantis ont sûrement peur que l'on prenne le pouvoir.

— Est-ce qu'il en existe beaucoup, des magiciens ?

— Comment pourrais-je le savoir ? Personne n'en a jamais vu, ni ici ni dans la classe supérieure. Le gouvernement met un tel acharnement à les poursuivre qu'ils ont sûrement disparu.

— Moi j'aimerais bien en rencontrer un. Ça doit être super d'avoir des pouvoirs.

— Et que ferais-tu avec ?

Prisca haussa les épaules, elle sourit et prit un peu d'avance avec Prunelle. Leurs bottines à la semelle trouée soulevaient la poussière du sol, salissant un peu plus leur uniforme blanc et bleu rapiécé à plusieurs endroits.

Après plusieurs minutes de marche dans un silence morne, nous arrivâmes près de notre foyer. Les jumelles courraient en direction de notre mère, assise sur un banc non loin de son potager. Elles lui sautèrent au cou et l'embrassèrent avant de rentrer. Je cheminai lentement en observant notre maison. Faite en bois et de forme arrondie, elle se fondait dans le paysage comme un élément naturel. Juste à son côté se trouvait l'atelier de mon père et au milieu des deux, le jardin.

Cette dernière fixait le vide avec un regard terne. Son attitude semblait différente de celle des autres jours. Elle avait lâché ses cheveux bruns, sa robe beige, d'ordinaire si impeccable, était froissée et ses traits fins étaient tirés lui conférant un air crispé. Ses yeux bleus semblables à ceux de mes sœurs étaient rougis et gonflés comme si elle avait pleuré pendant des heures.

Lorsqu'elle m'aperçut, elle bafouilla une phrase avec une voix secouée de légers tremblements, à tel point que je dus prendre quelques secondes de réflexion pour la comprendre.

— Coucou, ma chérie, la journée s'est bien passée ?

Ses mots étaient étranglés et je distinguais quelque chose de bizarre dans sa façon de me fixer. Elle sourit comme pour cacher ce qui la perturbait.

— Papa n'est pas encore rentré ? Il m'a promis que nous irions à la pêche.

Ma mère me regardait les yeux débordants d'une lueur curieuse. Dans un murmure, je crus comprendre qu'elle disait qu'il ne tarderait pas. Puis elle se tourna vers les arbres.

Satisfaite, je regagnai la maison et me rendis dans ma chambre pour me changer. J'enlevais mon uniforme d'écolière, une chemise blanche et une jupe kaki, et enfilais un t-shirt et un pantalon.

Je sortis précipitamment, en passant je jetai un œil sur ma mère qui n'avait pas bougé et je pris une canne à pêche dans l'atelier de mon père avant de courir jusqu'à la rivière qui serpentait non loin de chez moi.

Après seulement quelques minutes de patience, j'attrapai trois truites. Heureuse, je les vidai et retrouvai ma famille, fière d'agrémenter le dîner du soir.

L'heure du repas arriva rapidement et ma mère était toujours dehors. Inquiète, je préparai le poisson, fis manger mes sœurs avant de les coucher. Puis je la rejoignis, le cœur lourd. Son comportement et le retard de mon père étaient mauvais signe. Je m'agenouillai devant elle et saisis ses mains froides. Elle détourna le regard et le glissa vers moi. Cette fois, elle ne pouvait plus maîtriser sa peine qui déferlait à grosse goutte sur ses joues blanches. Le souffle court, je ne

parvenais plus à respirer en comprenant la triste réalité. Les larmes me piquaient les yeux, mais je me faisais violence pour les contenir. Ma poitrine se soulevait à un rythme effréné, provoquant des soubresauts incontrôlables. J'aurais voulu crier, mais aucun son n'arrivait à franchir la barrière de sanglot que je retenais dans ma gorge.

Je pris ma mère dans mes bras et la serrai aussi fort que je le pouvais. J'étais en colère. Pourquoi nous ? Nous étions si heureux tous les cinq. Nous ne faisons pas partie de la classe aisée, bien au contraire, mais nous étions comblés avec le peu de ressources que nous avions.

Ne pouvant plus retenir mon chagrin, je m'éloignai dans le sous-bois et m'effondrai près d'un roncier. J'avais l'impression que l'on m'avait arraché le cœur, je n'avais plus qu'un trou dans la poitrine, un énorme vide. La tête traversée par de tristes pensées, je ne songeai plus qu'à mon père qu'on m'avait injustement enlevé. Ma mère n'avait pas pu dire grand-chose, mais j'avais compris que la milice était responsable de sa disparition.

Je rentrai peu avant le couvre-feu et regagnai discrètement ma chambre que je partageais avec mes sœurs. Cette nuit-là, je ne pus dormir. J'avais bien trop de mal à m'imaginer que je ne reverrais plus mon père. Allongée sur le lit, la tête cachée dans mon oreiller, je fermai les yeux et me rappelai son regard vert, la petite cicatrice en haut de ses lèvres qui frétilaient dès qu'il ouvrait la bouche. L'espace d'un instant, je souriais tristement en me remémorant ses nombreuses taquineries, il aimait m'embêter et j'adorais qu'il le fasse.

Je chérissais ma famille tout entière, mais je vouais un amour inconditionnel à mon père qui m'emmenait partout avec lui. Nous avions une complicité particulière. Je posai mes mains sur mes épaules et me souvenais de ses bras musclés qui m'enlaçaient avec tendresse. Un torrent de larmes silencieuses coula sur mes joues à cause du froid de son absence.

Chaque soir, je m'empressai de rentrer de l'école pour le rejoindre. Je filais dans ma chambre, je me débarrassais de mon uniforme. J'enfilais un pantalon et une chemise afin de le suivre dans

les bois. Il m'apprenait à pêcher, à reconnaître les herbes comestibles ou médicinales, à chasser.

J'étais loin d'avoir son physique imposant. Bien au contraire, j'avais hérité des traits fins de ma mère et de sa silhouette fluette. Mais j'avais les yeux verts pailletés de brun de mon père et ses cheveux blonds. Je faisais pâle figure dans ces bois, mais je pouvais aisément survivre dans ce milieu si hostile pour les gens de la ville.

Après la disparition de mon père, je n'y suis plus retournée. J'ai abandonné tout ce qui me le rappelait. J'avais décidé de laisser derrière moi une partie de mon identité, pour faire face à la douleur de son absence. Mais, c'était difficile, puisque tout ici m'évoquait son souvenir. Pour me vider la tête, je me jetai à corps perdu dans les tâches quotidiennes qu'avant je me faisais une joie de délaissier pour le suivre. D'ordinaire, c'est ma mère qui les réalisait, mais depuis ce tragique événement, elle s'était effacée. Mes sœurs quant à elles avaient longtemps pleuré. Mais je n'étais pas convaincue qu'elles aient réellement compris la situation, puisqu'il arrivait que l'une d'elles demande quand notre père rentrerait. Elle pensait sans doute qu'il nous avait abandonnées. C'est pourquoi, malgré la douleur, je me faisais un devoir de leur expliquer.

Pendant trois mois, notre mode de vie n'a pas vraiment changé. Ma mère avait mis de côté un peu de l'argent que rapportait mon père avec son métier de bûcheron. Mais une fois nos dernières économies épuisées, ce fut beaucoup plus dur. Nos assiettes étaient rarement pleines. Nous avions tout juste de quoi nous nourrir, grâce à notre jardin. Hélas, c'était loin d'être suffisant. Au fil du temps, je voyais ma famille dépérir.

Pour subvenir à nos besoins, ma mère dut aller chercher du travail vers la ville, à plus de huit kilomètres de chez nous. N'ayant pas les moyens de s'y rendre en voiture, elle faisait les trajets à pied. Elle rentrait chaque soir, épuisée, le visage toujours plus terne, plus attristé. Elle avait perdu sa joie de vivre, son regard si chaleureux, le jour de la disparition de mon père et depuis elle n'était plus que l'ombre d'elle-même.

Elle travaillait dur en lavant du linge et en faisant un peu de ménage pour des familles aisées. Et elle ramenait un salaire de

misère, à peine de quoi nous acheter le nécessaire. Jour après jour, je la voyais se fatiguer, s'amaigrir. Bien souvent, elle ne mangeait pas, prétextant qu'elle n'avait pas faim. Mais, je savais qu'elle se privait pour que les jumelles et moi puissions avoir quelque chose dans nos assiettes.

Un dimanche matin, elle était si faible, qu'elle perdit l'équilibre et se cogna le front contre la table. Elle se releva avec difficulté. Son visage était couvert de sang. Je l'installai sur son lit et pensai sa blessure. Pendant qu'elle se reposait, je m'assurais que mes sœurs ne manquaient de rien avant de m'enfuir vers les bois. Cachée dans le tronc d'un arbre creux, je pleurais à chaudes larmes. Je me sentais impuissante et si seule. Je n'arrivais plus à arrêter ce torrent que je retenais depuis bien trop longtemps. La douleur, l'épuisement prenaient le pas sur ma volonté, sur ma raison. Mon corps tremblait d'angoisse, ma respiration était saccadée au point que je rêve de rejoindre mon père.

Folle de rage face à cette situation injuste, je martelais l'intérieur de l'arbre avec mes mains jusqu'à ce que le sang se mette à couler. Complètement à bout, je m'effondrais sur le tapis de feuilles de la saison passée.

À cause de mes sanglots, je me laissai surprendre par Henri, le fils aîné de nos seuls voisins. Il pencha sa tête joufflue et ses cheveux hirsutes vers le tronc dans lequel je me terrais.

— Que fais-tu cachée ici ? me demanda-t-il en me tendant la main.

— Cela ne te regarde pas ! dis-je avec colère.

Je sortis du trou sans son aide. Je frottai ma chemise que j'avais déchirée et essuyai les dernières larmes qui coulaient encore sur mon visage. Je ne voulais pas que quelqu'un soit témoin de ma faiblesse. J'étais vexée, qu'il ait pu me voir dans un tel état. Je le regardai un instant. Son sac débordait de divers volatiles comestibles, que je dévorais des yeux. Par compassion, il sortit deux pigeons et me les tendit.

— Vous en avez plus besoin que nous.

Je refusai son offre, bien trop fière pour accepter sa pitié. Il rangea les pigeons dans sa gibecière. Je le fixai, le ventre vide gargouillant d'envie, mais je ne voulais pas dépendre de la charité des autres.

— Je ne comprends pas, finit-il par dire. Tu sais pêcher, chasser et te repérer dans ces bois. Pourquoi ne viens-tu pas y chercher ce qu'il vous faut ?

— Tu ne me connais pas ! grondai-je mécontente.

— Tu n'étais pas la seule à parcourir la forêt. Je vous ai vus bien des fois. Tu es capable de subvenir aux besoins de ta famille. Tu dois juste trouver la force de surmonter ton chagrin.

Je repensai à mon père, à nos parties de pêche et de chasse. Je sentais la colère monter en moi. De quoi se mêlait-il celui-là ? Nous étions voisins depuis des années, mais jamais il ne m'avait adressé la parole. Comment osait-il me faire la morale ? Un simple garçon de treize ans ! J'étais furieuse contre lui, mais aussi contre moi-même. Il avait raison. J'aurais dû laisser ma peine de côté pour le bien de ma famille. Sans rien dire, je me retournai et m'éloignai en courant.

Je me réfugiai dans notre grange et m'assis sur la chaise de mon père devant son établi. C'était la première fois que je poussais cette porte depuis sa disparition. Auparavant, j'y venais souvent. Mon père me prenait sur ses genoux et me montrait comment travailler le bois. Il posait ses mains sur les miennes et ensemble, nous façonnions une table, une barrière. De temps en temps, grâce à ce qu'il faisait, notre quotidien pouvait s'améliorer par quelques pièces.

J'attrapai un bout de bois courbé comme une banane. Qu'avait-il bien voulu faire avec ça ? Je le fixai longuement en le faisant tourner devant moi. Puis, je repensai à mon voisin. Subitement, une idée me vint à l'esprit. Je posai le morceau et saisis un ciseau. Je fis deux trous aux extrémités et rabotai la pièce pour qu'elle soit plus lisse et plus légère. Un peu comme si les mains de mon père me guidaient, je savais quel instrument je devais utiliser, et de quelle façon m'en servir.

— Émie, cria la voix fatiguée de ma mère. Viens, le dîner est prêt !

J'enroulai mon précieux travail dans une toile de jute et le cachai derrière un tas de bois. À table, face à nous, il y avait trois bols de soupe. Celle-ci était si claire que je pouvais voir mon reflet au travers. J'en pris deux cuillères et remarquai que ma mère n'en avait pas.

— Et toi ! lui demandai-je, peinée.

— Je n'ai pas faim.

Je poussai mon récipient vers elle et la forçai à manger. Je pouvais bien manquer un repas. Cela faisait des jours qu'elle n'avait rien dans le ventre. Comme tous les soirs, je couchai les jumelles. Au lieu de rester à leur côté, je rejoignis la grange de mon père. La situation était urgente, je devais terminer le travail que j'avais commencé. J'y passai une bonne moitié de la nuit, mais je réussis à le finir. Satisfaite, je remballai le tout dans la toile de jute et la cachai dans le tas de bois.

Le lendemain, dès l'aube, je regardai ma mère épuisée, partir pour la ville. J'emmenai mes sœurs dans leur classe et retournai dans la mienne. Je m'assis à mon pupitre. Comme toujours, j'étais la dernière arrivée. Henri, mon voisin, celui-là même qui m'avait surpris en train de pleurer, me fit un sourire timide. Je le toisai rapidement en entendant notre institutrice entrer.

Madame Blanche était une grande femme ; de par ses robes de soie et ses cheveux tenus par un chignon impeccable, on pouvait voir qu'elle ne faisait pas partie des pauvres. Son visage, bien que très joli, était couvert de maquillage qui masquait ses émotions la rendant encore plus froide et hautaine. Elle était arrivée ici, il y a trois ans. D'après les rumeurs, elle n'avait pas eu le choix. Elle avait été mutée sans possibilité de refus. Et elle nous le faisait ressentir. Elle était odieuse avec la plupart d'entre nous. Seuls, trois jeunes filles et deux garçons, dont les parents étaient assez aisés, étaient épargnés par ses remarques désagréables.

Ce jour-là, je rêvais de ce que je pourrais rapporter à la maison avec l'arme que j'avais fabriquée, quand madame Blanche s'approcha de moi. Elle fit claquer sa règle en fer contre mon bureau et me lança un regard méprisant. Je sursautai de surprise et levai lentement les yeux vers elle.

— Alors ? grogna-t-elle, un sourire malsain sur les lèvres. J’attends votre réponse, mademoiselle Luévène.

Je la fixai un peu perdue. Je n’avais pas entendu sa question. Hésitante, je ne savais pas quoi dire.

— Vous ne ferez jamais rien de bon, tonna-t-elle avec dédain. Vous finirez comme votre mère à vous user les doigts pour quelques pièces. C’est pitoyable !

Je sentais mon sang bouillir dans mes veines, j’avais tellement envie d’exploser. Je devais être rouge de fureur. Je me pinçais les lèvres pour éviter de répliquer. Mes yeux divaguaient sur mes camarades qui m’observaient avec compassion. Seuls les chouchous de l’institutrice gloussaient comme des dindons. Je croisai le regard d’Henri. Il m’adressa un sourire gêné. Mal à l’aise que toute l’attention se porte sur moi, je baissais la tête vers mon pupitre espérant que ce cauchemar finisse rapidement. Je n’en pouvais plus d’être traitée ainsi. Madame Blanche fouetta une deuxième fois la table pour attirer mon attention, elle me lança un rictus sadique, satisfaite de m’avoir encore humiliée.

Folle de rage, je serrais les poings avec hargne si bien que mes ongles entamèrent ma peau. Mon sang était plus que jamais en ébullition, une intense chaleur m’envahit avant de disparaître subitement. J’avais la désagréable sensation d’être un volcan qui venait d’entrer en éruption. Je sursautais quand l’une des fenêtres s’ouvrit brusquement. Madame Blanche se tourna vers moi et m’observa un instant avant d’aller la refermer.

À la fin de la classe, je me précipitai dehors. Je me frottai les paumes sur ma jupe pour effacer les gouttelettes de sang déchées qui avaient coulé. Henri m’attrapa par le bras avec délicatesse.

— Elle n’aurait pas dû te dire de telles choses. C’était méchant.

— Elle l’est, lui répondis-je sèchement.

Je me dégageai de sa poigne, et courus vers mes sœurs. À la maison, j’attendais que ma mère rentre de son travail pour aller chercher l’arc que j’avais confectionné. Je m’enfonçai dans les bois avec la toile de jute sous le bras. Loin des regards indiscrets, je déroulai mon paquetage. J’admirai avec fierté l’arme que j’avais

fabriquée, mais je le rangeai rapidement en entendant des brindilles se briser.

— Je ne voulais pas te faire peur, dit Henri en s’approchant.

— Tu me suis !

— Non ! Tout comme toi, je viens chercher de quoi nourrir ma famille.

Je l’observai avec inquiétude.

— Je ne te trahirai pas. Je ne suis pas comme ça, me rassura-t-il. Et puis, toi aussi tu pourrais me dénoncer. Je suis également en possession d’une arme interdite.

— Je suis désolée, m’excusais-je.

Je déballai mon arc et lui montrai mon chef d’œuvre.

— Il est superbe ! Où as-tu trouvé ce bijou ? Je croyais que l’on vous avait tout confisqué lors de la dernière fouille.

— Oui, dis-je la voix éraillée par la douleur en songeant aux funestes conséquences.

Je baissai la tête, j’étais décontenancée de repenser à la disparition de mon père. Henri posa sa main sur mon épaule pour me soutenir.

J’expirai lentement pour chasser la tristesse qui commençait à m’envahir et attrapai mon arc. Je saisis une flèche et la plaçai sur la corde. La maintenir fut beaucoup plus difficile que je l’avais imaginé. Je visai un oiseau qui me narguait, comme s’il me disait que je ne pourrais jamais l’atteindre. Je décochai le projectile et celui-ci s’envola vers le ciel. Lorsqu’elle retomba, il n’y avait rien au bout. Henri s’esclaffa doucement pour ne pas me vexer.

— Je suis meilleure avec des dagues, rétorquai-je durement. J’ai appris à chasser avec des couteaux.

— Cela se voit, se moqua Henri. Mais si tu veux, je peux te montrer comment faire.

Il prit son propre arc et sortit une flèche de son carquois. Il se mit de profil, plaça le projectile qu’il n’eut aucun mal à tenir et fixa un couple de pigeon qui roucoulait tranquillement sur une branche haute d’un chêne. La flèche s’envola dans une sorte de petit sifflement avant de se figer sur le tronc avec les deux volatiles empalés.

— Bravo monsieur l'expert ! Et maintenant comment vas-tu t'y prendre ?

Henri tentait de la faire tomber en jetant des cailloux, mais rien n'y faisait.

— Je m'en occupe, finis-je par dire.

Je grimpai dans l'arbre comme un écureuil. Je tirai comme une forcenée sur la flèche pour libérer les pigeons. Puis, je redescendis aussi facilement que j'y étais montée.

— À nous deux, nous formons une bonne équipe, lança-t-il en me tendant l'une des deux pièces.

Depuis ce jour, Henri et moi étions devenus inséparables. Que ce soit en classe ou pour nos parties de chasse et de pêche.

Chapitre 2

Ce matin-là, on se leva à l'aube pour se préparer pour le prélèvement. Mes sœurs étaient nerveuses, et le sourire qu'elles affichaient ordinairement semblait s'être envolé en cette journée. Cachées sous la couette, elles ne voulaient pas quitter le lit. Je tirai un coup sec sur la couverture et m'assis à leur côté.

— Je refuse d'y aller, murmura Prisca.

Elle se redressa et je la pris dans mes bras. Avec douceur, je lui caressai sa petite tête blonde et lui embrassai le front. Prunelle l'imita et se colla contre moi. Je les réconfortai quelques instants avant de les bousculer pour qu'elles se préparent.

— Il le faut pourtant.

Les jumelles me regardaient avec des yeux de chien battu, qui me faisait mal au cœur. J'aurais aimé leur éviter ce prélèvement, mais je ne pouvais rien faire. Moi-même, j'aurais voulu m'enfuir dans les bois attendant que tout ça soit passé, mais si je le faisais j'exposais ma famille à de graves représailles. Alors il valait mieux endurer une simple piqûre !

Comme c'était une journée particulière, ma mère nous avait préparé notre plus beau vêtement, celui que l'on portait pour les grands événements comme le 15 juillet : date anniversaire de la création de la République ou encore le 9 novembre date de l'investiture du président.

J'aidais mes sœurs à mettre leur robe de coton rouge et je les coiffai d'une queue de cheval sur laquelle je plaçai un joli nœud de

soie blanc. J'enfilai ensuite ma robe verte et fit un chignon grossier avec mes cheveux.

Je sortis derrière Prisca qui s'était arrêtée sans prévenir.

— Qu'est-ce qui te prend ?

Je glissai mon regard devant moi et découvris un véritable festin. Je ne sais pas comment ma mère avait fait, mais la table regorgeait de viennoiseries, de pain frais, de beurre, de confitures, de lait et de jus d'orange. Surprise, je n'arrivais pas à quitter des yeux ce tableau de couleur qui faisait vibrer mon estomac d'envie. Ma mère s'avança, un large sourire aux lèvres en apercevant nos mines réjouies. Pour la première fois depuis longtemps, je pris plaisir à m'installer devant toute cette nourriture.

— J'ai économisé pour vous offrir ce modeste repas, me murmura-t-elle en passant.

— Pourquoi aujourd'hui ?

Elle s'approcha de mes sœurs avec douceur. Elle les admirait avec satisfaction. Elle caressa la joue de Prisca, puis embrassa le front de Prunelle avant de s'asseoir à son tour.

Je compris immédiatement que ce sacrifice était fait pour rassurer les jumelles, pour rendre ce jour qu'elle redoutait tant un peu plus agréable. Et cela marcha durant tout le repas. Mes sœurs semblaient avoir oublié leur angoisse. Les yeux écarquillés d'envie, elles se délectaient des tartines en poussant de temps en temps de petits babillements de plaisir.

Prisca se leva, repue. Elle fut rapidement suivie de Prunelle. Heureuses, elles couraient dans la pièce en s'imaginant pouvoir voler comme des oiseaux. Satisfaite, ma mère riait aux éclats. La lueur sombre qui avait pris possession de ses yeux après le décès de mon père s'estompait. Pendant quelques secondes, j'avais l'impression que rien n'avait changé.

Les filles s'éloignèrent vers notre chambre et ma mère se leva pour débarrasser. Là, notre triste quotidien reprit ses droits et notre mère retrouva son air terne. Elle rangea soigneusement les restes des mets pendant que je lavai les bols.

Prisca revint quelques minutes plus tard. Les larmes avaient mouillé ses joues rosées et glissaient maintenant sur ses lèvres rouges. La distraction du petit déjeuner semblait avoir pris fin et la peur du prélèvement s'inscrivait de nouveau sur son visage angélique.

— Maman, je ne veux pas qu'on me prenne du sang. L'année dernière, j'ai eu mal pendant plus d'une semaine.

— Je m'en souviens, mais nous n'avons pas le choix.

— Et s'ils trouvent quelque chose, ajouta Prunelle qui venait à son tour. Que feront-ils de nous ?

Ma mère jetait un œil furtif dans ma direction. Elle s'agenouilla devant les jumelles et leur sourit tendrement.

— Tout se passera bien, mes chéries. Est-ce que l'une de vous a démontré de quelconques capacités surnaturelles ?

Prisca et Prunelle remuaient la tête pour répondre non, mais elles n'étaient pas rassurées pour autant. Ma mère me lançait un appel à l'aide silencieux. D'un simple regard, elle me désignait le petit placard en haut du meuble qui trônait dans la pièce principale. Je m'avançai d'un pas lent pour ne pas inquiéter mes sœurs. Je l'ouvris doucement, un léger grincement chanta. Je fouillai, quelques instants, écartai verres et assiettes jusqu'à dénicher une fiole transparente remplie d'un liquide vert sur le haut et bleu sur le bas. Je secouais la bouteille énergiquement et les deux liquides se mélangèrent pour ne former plus qu'un seul de la couleur du soleil. Je pris une cuillère et les portai à ma mère. Prunelle fit une grimace en reconnaissant le breuvage.

— Oh, non ! s'écria Prisca. Pas l'élixir. C'est infect !

— Tu préfères avoir mal ?

Ma sœur souffla et but la dose que lui tendait ma mère. Elle s'écartait rapidement de peur d'y avoir droit une seconde fois et me regardait en fronçant les sourcils et le nez. Je tentai de garder mon sérieux, mais je ne pus m'empêcher de rire face à sa bouille déformée.

— Pouvons-nous sortir ?

— Bien sûr ! Mais surtout, ne vous salissez pas.

Ma mère les fixait avec un sourire jusqu'à ce qu'elles passent le pas de la porte, puis elle se tourna vers moi. Elle servit une dernière cuillère et me la tendit.

— Je ne suis plus une enfant, maman. Je peux endurer la douleur d'une piqûre.

Le regard livide, elle me considérait avec angoisse. La gaieté qui illuminait son visage fatigué devint sombre au point que je m'attendais à ce qu'elle s'effondre. Son teint pâle était presque transparent et ses yeux si tristes se chargeaient d'éclairs.

— Émie ! Si je te dis de prendre ce remède, tu l'avales.

Devant son ton ferme et autoritaire, j'obtempérais sans discuter. Cela faisait longtemps qu'elle n'avait pas été si sûre d'elle. Ces derniers mois, elle était plutôt effacée si bien que j'avais l'impression que nos rôles étaient inversés.

Je bus la décoction et reposai la cuillère dans la bassine. Ma mère soufflait de soulagement. Ses épaules qui étaient bien droites se courbèrent à nouveau. Elle se frottait la nuque avec sa main et fermait les yeux tout en expirant bruyamment.

— Maman, cria Prisca, les voisins sont là.

Elle se dirigea devant un miroir, tourna la tête vers la gauche pour vérifier que son chignon était bien en place. Elle glissa son doigt sur ses lèvres pour étaler le rouge qu'elle venait de mettre, puis s'assura que son bustier bleu était bien ajusté.

— Bien, nous pouvons y aller.

— Je ne comprends pas pourquoi nous devons nous habiller ainsi ! demandai-je.

J'attrapai le jupon de ma robe et le soulevai avec dégoût. Cette tenue était loin de refléter ma personnalité.

— Pour faire honneur à la classe supérieure.

— Tous ces gens ne le méritent pas !

— Je le sais ma puce, mais c'est comme ça.

Elle ouvrit la porte avec hâte pour mettre fin à notre conversation. Je sortis derrière elle en prenant le châle en laine que la mère d'Henri m'avait confectionné. Je rejoignis mon ami qui se tenait près de